

UN CHOIX FACILE



La maman. — Lequel préfères-tu des deux ? M. Alfred ou M. Charles ? Il faut que tu choisisses.

Hélène. — Les deux, maman.

La maman. — Hélène !

Hélène. — Oui, M. Alfred d'abord, puis M. Charles en secondes noces.

UNE BONNE SOLUTION

On nous écrit :

LE SAMEDI offre un abonnement gratis à la personne qui répondra à la question suivante :

“Pourquoi une vache se lève sur les pattes de derrière premièrement, tandis qu'un cheval se lève sur les pattes de devant.”

Vous pouvez garder, messieurs votre abonnement gratis, car la réponse est trop facile pour un naturaliste.

La vache se lève le derrière le premier pour être tirée, tandis que le cheval se lève le devant le premier pour tirer ; ou bien si vous l'aimez mieux sous une forme plus littéraire et plus à l'unisson de votre fin et délicat journal, vous pourrez dire comme suit :

“Le cheval se lève sur les épaules pour être plus vite prêt à prendre les traits, la vache se lève sur la croupe d'abord, pour être plutôt prête à donner la traite.”

Ou bien autrement ce qui revient à dire, en fin de compte, que l'un et l'autre animal obéissent à la loi naturelle qui les ont soumis au service de l'homme, et que l'un, le cheval, a été destiné à donner à l'homme surtout l'usage de ses fortes épaules et de son cou nerveux, tandis que la vache lui donne le résultat de ses longues et silencieuses ruminations réunies dans le large réservoir de l'arrière train. En conséquence, le cheval doit se lever le train antérieur le premier et la vache le train de derrière le dernier, tout comme à Montréal, où c'est le “Pouvoir moteur” de l'aqueduc qui est toujours le premier debout, et les bons locataires qui ouvrent les robinets pour recevoir l'eau les derniers.

PAPA-CIBLE.

Montréal, 9 Nov. 1890.

NOTE EDIT.—Notre correspondant a droit à un abonnement gratuit d'un an, s'il veut bien nous donner son adresse.

VOLEUR PINCÉ

(Pour le SAMEDI)

Lorsque j'étais encore jeune fille, me dit ma mère, j'étais allée passer quelques jours chez ma tante Dorothee. Elevée au village, où je ne voyais chaque jour que des rues sombres, je comptais passer un temps des plus agréables au milieu des champs.

La maison de ma tante était des plus pittores-

ques ; elle était cachée en quelque sorte aux regards des curieux, au milieu d'un grand jardin, où les roses et les fleurs de toutes nuances poussaient dans un pêle mêle adorable.

Avec quelles délices je me rappelle encore la première soirée que je passai dans cette maison, assise au petit salon, où l'air embaumé pénétrait à travers la fenêtre ouverte, écoutant religieusement ma bonne tante débiter tous les commérages du voisinage !

Elle me conta, entr'autres, l'histoire d'une métairie des environs qui avait été visitée et pillée quelques jours auparavant par des voleurs.

—Je ne redoute pas les voleurs, me dit-elle ; ils ne trouveraient pas grand chose ici, s'il leur prenait fantaisie de me rendre visite, car le peu d'argent que je possède, est soigneusement caché sous mon lit.

Sur le moment, je fis peu de cas de cette histoire, mais quelques heures plus tard, j'eus l'occasion de me le rappeler.

Lorsque je montai me coucher, la nuit était si belle, l'air si frais et le chèvrefeuille, qui croissait en abondance autour de la fenêtre en retombant dans la chambre, jetait tant de gaieté dans l'appartement, que je ne pus me résoudre à fermer ma fenêtre. Ce qui ne m'empêcha pas de dormir bientôt d'un profond sommeil.

Je fus réveillée, vers minuit, par un bruit de vitre brisée qui me semblait venir du jardin.

Prise en sursaut, j'eus tout de suite dans l'esprit l'histoire de ma tante, et mon cœur se mit à battre à tout rompre. J'écoutai pourtant de mon mieux, en faisant de vains efforts pour retenir mon souffle.

Oui, plus de doute possible, on marchait au dehors.

Sans doute, on s'était aperçu que ma fenêtre était ouverte, et l'on s'en approchait pour s'introduire plus facilement dans la maison.

Armée d'un courage dont je ne m'étais jamais crue douée jusqu'alors, je sautai hors du lit et je m'approchai de la fenêtre. Je faillis, néanmoins, lâcher de grands cris, car, au moment où j'allais l'atteindre, je vis se dresser devant moi un homme, dont la tête et les épaules dépassaient déjà les bords du chassis.

Nos regards s'entrecroisèrent et, pour un moment, il me parut complètement paralysé. Possible que les reflets de la lune, en se détachant sur ma robe de nuit blanche, m'eussent donné une apparence fantastique. Je profitai de ce moment d'ahurissement pour me précipiter en avant, et je rabattis la fenêtre avec tant de force que mon inconnu lâcha prise et tomba de tout son long sur une des couches chaudes de ma tante.

Je ne fis qu'un bond en dehors de la chambre, et me trouvai sur le parquet nez à nez avec ma tante et la vieille servante, attirées par le bruit et effrayées outre mesure.

—Que t'arrive-t-il donc, mon enfant ? me dit ma tante.

—Oh ! tante, chère tante ! m'écriai-je, toute essoufflée encore ; un homme vient de culbuter dans une couche-chaude.

Après quelques instants d'hésitation, nous rentrâmes toutes trois dans ma chambre.

De faibles gémissements se faisaient entendre au-dessous de la fenêtre.

—Penses-tu qu'il y en a plusieurs ? s'informa ma tante.

—Je n'en ai, je t'avoue, pas la moindre idée.

Marthe, devenant tout à coup brave, ouvrit la fenêtre et regarda au dehors.

—Grand Dieu ! s'écria-t-elle, je crois que c'est M. Charles !

Elle franchit d'un bond l'espace qui la séparait de la porte et dégringola l'escalier quatre à quatre, suivie par ma tante et par moi.

Tout effarées et encore tout tremblantes, nous aperçûmes, à moitié enfoui dans une couche-chaude, un tout jeune homme, habillé en matelot.

En l'apercevant, ma tante se jeta sur lui, criant, pleurant et l'étouffant de caresses.

—Oh ! mon enfant chérie, s'écriait-elle, dans quel état je te revois ! Quelle réception nous t'avons faite !... Vas, Marthe, cours chercher le médecin, et pendant ce temps nous essaierons de le porter à la maison.

Je ne me souviens plus comment nous réussîmes à le transporter ; mais il me semble le voir encore étendu sur un sofa dans notre petit salon.

Le médecin arriva bientôt, et quelle ne fut pas notre joie d'apprendre que notre voleur, non seulement n'était pas mort, mais que, selon toutes les apparences, il pourrait sous peu recouvrer l'usage de ses sens, ce qui ne tarda pas d'arriver.

On s'aperçut alors qu'il avait un bras cassé et maintes blessures et contusions aux mains et à la figure.

Je fus longtemps avant de pouvoir adresser la parole à mon cousin, sans rougir, quoiqu'il me répétait sans cesse que lui seul était blâmable, ayant voulu s'introduire chez lui en voleur, au lieu d'entrer par la grande porte.

—Je voulais, disait-il, causer une surprise à la bonne femme, le matin, et j'étais loin de soupçonner la présence d'une étrangère dans ma vieille chambre.

Il a donc fallu soigner ce cher malade et en avoir grand soin. Quoique ma vieille tante me permit à peine d'en approcher, je faisais de mon mieux pour réparer et faire oublier tout le mal dont j'avais été la cause involontaire.

Et maintenant, ma chérie, me dit maman, en m'embrassant longuement, tu sais de quelle manière nous nous sommes rencontrés, ton père et moi, pour la première fois.

PAS EXIGEANTE

Lui.—J'irais aux antipodes pour vous faire plaisir.

Elle.—Pas besoin d'aller si loin ; allez trouver papa.

LOTION EN VOGUE



Essence de serpent à sonnettes.